

## Pour le réconfort



De Vincent Macaigne  
Avec Pauline Lorillard, Pascal Bénéric, Emmanuelle  
Matte,...  
France – 25 octobre 2017 – 1h31

Jeudi 18 janvier 2018 à 18h30  
Dimanche 21 janvier 2018 à 19h  
Lundi 22 janvier 2018 à 14h  
Mardi 23 janvier 2018 à 20h

**Vincent Macaigne**, né le 19 octobre 1978 à Paris, est un acteur, metteur en scène de théâtre, et réalisateur français. Au théâtre, il crée l'événement au festival d'Avignon 2011 avec une adaptation d'*Hamlet* intitulée *Au moins j'aurai laissé un beau cadavre*. Au cinéma, il fait partie avec Guillaume Brac, Justine Triet, Yann Gonzalez, Djinn Carrenard, Thomas Salvador ou encore Antonin Peretjatko d'une jeune génération de cinéastes français mise en avant par les *Cahiers du cinéma* en avril 2013 et révélée au grand public lors du festival de Cannes 2013. En tant qu'acteur, il est aussi un trait d'union entre les cinéastes de cette génération

### Un geste :

Tourné en dix jours avec une petite caméra numérique, puis monté en cinq mois, le premier long métrage de Vincent Macaigne est d'abord un geste cinématographique. Réunir des comédiens qu'il aime et dont il est proche, inventer à leurs côtés son propre langage, s'emparer avec eux des moyens du cinéma pour s'adresser au monde, le réalisateur a fait du tournage de son film *Pour le réconfort* un véritable laboratoire d'écriture et d'interprétation. S'il en ressort une forme brute, car façonnée par le souffle de liberté consubstantiel à sa création, celle-ci est totalement assumée et mise au service du récit de manière jubilatoire et percutante.

### Les uns contre les autres :

Monologue face caméra, discussions interrompues par Skype, engueulades épiques, dialogues de sourds, les échanges entre les protagonistes font l'objet d'un traitement singulier, souvent loin d'une traditionnelle suite dialoguée avec son cortège de questions et de réponses. On demeure frappés par l'intensité des émotions qui les traversent, de la rage au désarroi, sans exclure la tendresse, qui s'invente en dépit de tout. Dans la narration, aucune construction psychologique préalable ne nous prépare à ces moments, que l'on reçoit de façon frontale, invités à notre tour à nous poser les questions qui préoccupent les personnages et qui transpercent l'écran pour se nicher dans nos têtes : comment trouver sa place dans une société qui n'a pas tenu ses promesses ? Que nous a-t-on transmis réellement ? Et qu'allons-nous transmettre ?

Comme un écho revient alors le titre du premier moyen métrage de Vincent Macaigne : *Ce qu'il restera de nous...* Souvent à l'étroit, au centre de l'image dans le format 4/3 choisi par le cinéaste, les personnages vivent les uns contre les autres, ensemble, opposés en raison d'un déterminisme social implacable, réunis dans une même génération qui cherche à trouver sa place dans le cours du monde.

Tourné en quelques jours dans la campagne orléanaise avec ses camarades du conservatoire, - sans scénario et sans l'aide du CNC -, pour n'avoir de comptes à rendre à personne, et surtout pas aux institutions qui financent et polissent le cinéma français, le premier long métrage de l'intranquille Vincent Macaigne se veut fougueux et humble. A peine un film, mais « un geste », comme il se plaît à le décrire son auteur.

Film plutôt presque « apaisé », librement adapté de *La Cerisaie* de Tchekhov, il ravive avec à-propos la lutte des classes, qui n'a disparu que dans l'esprit des nantis.

De retour du Mexique et de New York, où ils ont joué les cigales, deux héritiers, frère et sœur, arpentent le domaine qu'ils envisagent de vendre à un ami d'enfance moins bien né qu'eux, devenu petit patron de BTP et ayant gardé une rancœur sociale.

Chez Macaigne, on dialogue peu, on s'invective au milieu des champs, autour d'une table, dans une voiture. Voici un film générationnel, qui pose plus de questions qu'il n'apporte de réponses sur cette jeunesse française incapable de trouver sa place parmi les baby-boomers devenus papy-boomers triomphants. Pour tenir debout, elle peut compter sur Macaigne, rebelle sans cause et sans illusions, sinon celle de redonner un peu d'espoir.

**A travers une histoire de lutte de classes sur fond d'héritage d'un château, Vincent Macaigne signe une œuvre en forme de cri rageur, à l'émotion indéniable, portée par des acteurs exceptionnels. Un film marginal et réjouissant par sa liberté de ton !**

Après des scènes de retrouvailles fraternelles, voici que la foudre tombe sur ce film et réveille le Frankenstein endormi.

On aurait pu attendre de cette histoire d'héritage, où le château familial attire les convoitises et ravive les tensions de classes et les aigreurs passées, un film naturaliste tout en silence et en non-dit. Fort heureusement, Macaigne dynamite cette morgue pour en faire un jubilatoire exercice de style, où le verbe haut, l'insulte facile et l'invective cynique sont rois. Il organise le chaos en chef d'orchestre, et distribue la parole, n'épargnant personne, de la fratrie aristocratique complètement hors des réalités au prolétaire, serf volontaire des petits bourgeois de province qui rêvent de la vie de palace. La possession territoriale devient secondaire ; le château est très peu montré. Ce qui compte plus que tout, c'est la possession discursive, c'est celui qui parle, qui fait tomber l'autre, qui crache sa bile, dans une folie assourdissante, mais pourtant bien vaine, car ce ne sont que des mots, même proférés avec conviction, et la vie suit son cours sans en tenir compte ... ainsi, malgré ses excès, ses hystéries et une fin trop précipitée, on aura laissé transparaître une grande foi dans les mots, c'est-à-dire dans les hommes.

*Fiches du Cinéma – octobre 2017.*

### **Une petite bombe**

C'est une petite bombe qui ne finit jamais d'exploser, une bombe comme un feu d'artifice qui refuse de s'éteindre. Peinture au vitriol de « largués » d'aujourd'hui, aussi bien aristos-bourgeois que bobos-prolos. Le prolo de service (devenu, marché oblige, auto-entrepreneur) étant aussi antipathique que ceux qui l'exploitent. Les femmes sont un peu mieux loties, plus proches du concret et du coup, du vrai. Au centre de ce monde filmé par Macaigne comme une apocalypse, il existe un îlot de tendresses : les vieux de la maison de retraite que dirige le prolo. Ces êtres qui n'ont plus rien à perdre, qui n'ont plus qu'à vivre, ceux-là Macaigne les aime. Regard répulsif et drôle, tendre et méchant, radical. Magnifique de cohérence entre son propos et sa forme. Ce qui fait unité entre les deux, c'est la liberté : liberté de pensée et liberté artistique. Une liberté qui se construit à l'intérieur de contraintes précises. Le jeu des acteurs en est l'exemple et la matrice : ils sont les personnages avec distance, intelligence et humour. Ce jeu jubilatoire, ainsi que l'utilisation du 4/3 et de dispositifs de parole inspirés du théâtre, font que nous sommes tenus avec bonheur dans une distance qui nous permet non pas de nous identifier à ces personnages mais de les « regarder », de réfléchir sur ce qu'ils sont et, peut être d'en rire.

Au final, tout ceci c'est la comédie humaine, ou la tragédie. Au choix.

Claudine Bories, cinéaste, *Acid*.

Un film en ébullition. Le film vise juste en organisant l'irruption surprise d'une fracture sociale qu'on croyait anesthésiée...

Théo Ribeton – *Les Inrockuptibles*

Prochaines séances :

**Sans adieu** le jeudi 18 à 21h, le dimanche 21 à 11 h et le lundi 22 à 19h.

**Semaine Télérama** du mercredi 24 au mardi 30 janvier 2018

Court métrage : **GARDEN PARTY** – animation – 7'25  
Théophile Dufresne, Florian Babikian, Gabriel Grapperon

Déjà culte ! Le film d'animation le plus étonnant de l'année.  
Dans une villa abandonnée, des amphibiens explorent les environs, poussés par leurs instincts primaires.

Carte d'adhésion valable de septembre 2017 à août 2018

Adhérer, c'est soutenir l'association

Tarif réduit 9€ \* Plein tarif 18€

\* Jeune de -26ans, étudiant ou demandeur d'emploi

Bénéficiaire de tarifs sur les séances :

Embobiné 6€ Normales 6,50€

(hors week-ends et jours fériés)